

Atypik Films Présente



Patrick Ridremont

François Berléand

Virginie Efira

DEAD MAN TALKING

**Un film belge de PATRICK RIDREMONT
(Durée : 1h41)**

Distribution

Atypik Films

31 rue des Ombraines

92000 Nanterre

Eric Boquého

Assisté de Sandrine Becquart

Et Jacques Domergue

Tel : 01.77.68.32.16.

Port. : 06.62.49.19.87.

contact@atypikfilms.com

Relations Presse

Laurence Falleur Communication

57 rue du Faubourg Montmartre

75009 Paris

Laurence Falleur

Assisté de Vincent Bayol

Tel : 01.83.92.80.51

Port. : 06.48.89.41.29

laurencefalleur@gmail.com

bayolvincent@gmail.com

Matériel de presse téléchargeable sur www.atypikfilms.com



SYNOPSIS

William Lamers, 40 ans, anonyme criminel condamné au Poison pour meurtre, se prépare à être exécuté. La procédure se passe dans l'indifférence générale et, ni la famille du condamné, ni celle de ses victimes n'a fait le déplacement pour assister à l'exécution. Seul le journaliste d'un minable tabloïd local est venu assister au «spectacle».

Pourtant ce qui ne devait être qu'une formalité va rapidement devenir un véritable cauchemar pour Karl Raven, le directeur de la prison. Alors qu'on lui demande s'il a quelque chose à dire avant de mourir, William se met à raconter sa vie, et se lance dans un récit incroyable et bouleversant. Raven s'impatiente et appelle le Gouverneur Brodeck pour obtenir l'autorisation d'exécuter William. Mais comme la loi ne précise rien sur la longueur des dernières paroles et que le Gouverneur Stieg Brodeck, au plus bas dans les sondages, ne peut prendre aucun risque à un mois des élections, on décide de laisser William raconter son histoire jusqu'au bout.

Mieux encore, on va lui proposer un étrange marché. Parler pour ne pas mourir. Telle Sheherazade qui raconte chaque nuit au Sultan une histoire, il devient le « Dead Man Talking », le mort qui parle. Il est désormais l'enjeu majeur d'une campagne électorale aussi étonnante que rocambolesque.

William l'anonyme, le « never has been », William l'obscur, va enfin rentrer dans la lumière. La rédemption de William transforme le cœur de ceux qui l'écoutent, et qui l'entourent...



NOTE D'INTENTION DE PATRICK RIDREMONT



« *Dead Man Talking* raconte l'histoire d'un condamné à mort, anonyme comédien raté exécuté dans l'indifférence générale d'une prison désaffectée, qui pour retarder son exécution utilise la seule arme en sa possession : la parole. Profitant d'un vide juridique ne précisant pas la longueur de sa dernière déclaration, il va se lancer dans un récit incroyable de sa vie, échapper provisoirement à la mort, jouer le rôle de sa vie, attirer les médias, séduire les foules et devenir le Dead Man Talking.

Contrairement à ce que l'univers carcéral pourrait laisser croire, *Dead man Talking* n'est pas un autre film sur la peine de mort. Peine de mort qui n'est d'ailleurs ni mon univers ni ma culture. Celle-ci n'est que le prétexte de départ pour poser la question essentielle du film : que faire pour exister ? Jusqu'où un homme, dont ni la propre famille, ni la famille des victimes, n'ont daigné se déplacer pour assister à son exécution, doit-il aller pour devenir « quelque chose », à défaut de devenir quelqu'un. *Dead Man Talking* est avant tout une fable existentialiste et cette notion, proche du célèbre "être ou ne pas être", est le fondement de toute ma réflexion car je ne connais pas de sentiment plus triste que celui de voir un humain et de penser que pour certains, ou pour lui-même, il n'existe pas. Certaines personnes prétendent qu'il existe une vie après la mort, notre personnage aimerait en avoir une avant.

Un récit proche du huis-clos, avec quelques sorties vers l'extérieur, dans un univers intemporel. Pas de téléphone portable, pas d'écran plasma, pas de marque de voitures, pas de précision géographique. Nous ne sommes pas aux Etats-Unis, nous ne sommes pas en Belgique, nous sommes quelque part sur terre dans un pays où les personnages parlent français et où les condamnés à mort sont condamnés au poison. Comme ce pays n'existe pas, nous sommes partout, dans un espace et un temps réinventé. Nous sommes surtout au cinéma, cet endroit formidable où l'on fait exister sur écran des mondes qui n'existent nulle part ailleurs.

Mais attention, si le contenant peut apparaître comme une vue de l'esprit, le contenu en revanche est terriblement concret, à commencer par les personnages, les situations qu'ils vivent et les sentiments qu'ils éprouvent. *Dead Man Talking* est avant tout un film d'acteurs, de situations, de répliques qui claquent. Pas de courses poursuites, d'explosion et de montage frénétique. C'est un film d'émotion, de sentiments, psychologiques et physiques, et même si nous sommes dans un pays qui n'existe pas, l'aiguille que l'on enfonce dans le bras du condamné perce la chair et fait couler le sang et laisse le spectateur scotché à son fauteuil.

Dead Man Talking est aussi une histoire de pouvoir et de faiblesses. Le pouvoir de la loi derrière laquelle les hommes se retranchent pour ne pas devoir prendre de décisions et la faiblesse de cette même loi lorsque surgit l'imprévu faisant s'écrouler tout l'édifice. Le pouvoir des médias qui transforme un criminel en héros, et la faiblesse perverse de ces mêmes médias capables de transformer ce héros en pantin. Le pouvoir de la parole qui captive, séduit et sauve des vies, et la faiblesse de ceux qui ne savent pas parler, de ceux qui ne savent pas communiquer. Voilà *Dead Man Talking* ».

ENTRETIEN AVEC PATRICK RIDREMONT, ACTEUR ET REALISATEUR DE DEAD MAN TALKING

Patrick, comment raconter le film?

Il ne faut pas avoir peur de planter le décor : c'est donc l'histoire d'un condamné à mort dans une prison désaffectée. Il est le seul pensionnaire de l'endroit : avec lui, il y a le directeur, un garde, une infirmière. Pas beaucoup de monde. On est en retard. Le directeur est pressé. Alors, on respecte la procédure, mais chacun voudrait que les choses de terminent assez rapidement. Le curé est un peu en retard, l'infirmière est sourde et maladroite. L'exécution prévue à vingt heures commence à vingt heures dix. Au moment où on lui demande s'il a une dernière déclaration à faire, le condamné se met à parler: il parle, il parle, il parle. S'arrête. Tout le monde regarde sa montre, prêt à faire signe au bourreau. Mais l'homme se remet à parler. Le directeur aimerait bien que ça cesse, mais il semble bien que la loi ne l'autorise pas à abréger l'ultime déclaration. Excédé, il demande au prisonnier: combien de temps vas-tu causer ainsi ? Et l'autre, candide pose la question qui tue : "j'ai droit à combien de temps?". Bonne question, en effet : personne ne le sait. Renseignements pris auprès du bureau du gouverneur: il faut que le prisonnier cesse de parler pour que l'exécution puisse avoir lieu. Les textes ne parlent pas de la longueur du silence. Il y a un vide juridique, mais le conseiller du gouverneur l'évalue à 10 secondes. Le directeur ne peut qu'accepter, car les élections approchent et la loi ne peut pas être modifiée. Derrière la vitre, dans la prison, il y a un journaliste, une espèce de fouille-merde qui sent venir la bavure. Et personne n'a envie de la commettre: alors on laisse parler le prisonnier. À minuit, on le ramène dans sa cellule pour l'en ressortir le lendemain soir à 20h. Très vite cette histoire devient un enjeu politique et une attraction médiatique. Et tout le monde est pendu à l'histoire de ce condamné transformé en Shéhérazade des temps modernes. Chaque jour entre vingt heures et minuit, il a le pouvoir. On fait attention à lui, il ne s'en prive pas.

À partir de ce pitch, toutes les tonalités sont possibles. Comment pourrait-on décrire film ?

C'est une fable tragique, avec un supplément d'humour. Il y a une vraie tension dramatique, le sujet est terrible : ce type on va le tuer, on n'est pas là pour rire. Mais en même temps, on ose le contrepoint: un gouverneur grotesque qui ne comprend rien à rien. Et ce mec est élu. Ça fait rire, mais on rit aussi pour ne pas pleurer. En plus, il y a le contexte: il n'est pas défini. Où sommes-nous? Qu'est-ce que cette prison avec un seul prisonnier? Et ce parc tout autour? On n'est nulle part et on est partout. C'est le principe de la fable.

Votre film est totalement original, mais sa dualité rire/grincements de dents est très belge. Et puis, on ne peut pas s'empêcher en le voyant, de penser aux premiers films des frères Coen.

C'est très clairement une référence pour moi. Ce que j'aime beaucoup chez les frères Coen et que j'ai essayé de mettre en application sur le tournage, sans aucune prétention, c'est cette forme de ligne claire. Chez eux, l'habit fait le moine. Mon costume de bagnard, par exemple, ne correspond à aucun modèle précis. Si on avait été aux États-Unis, le bagnard aurait plutôt porté une tenue orange. Mais chez nous, un enfant qui voit un type en orange pensera plutôt qu'il est électricien. Moi, je voulais que les codes soient clairs et évidents. On trouve cela chez les frères Coen: les méchants ont l'air méchant, les beaux gosses ont des têtes de beaux gosses. Regardez des films comme *Ladykillers*: les personnages sont tellement typés; chaque gars dans cette cave en train de creuser un tunnel a son propre caractère. Pas d'ambiguïté. J'avais ce même objectif : je voulais que le gouverneur soit très con, que le directeur de la prison soit très cynique. Après, le talent des comédiens comme de la finesse et des nuances à ces personnages fait le reste. Mais moi, en tant qu'auteur, je voulais des lignes directrices très claires et des partis pris artistiques sans concession.

Un premier film en tant que metteur en scène, ça fait peur?

Pas du tout. Cela s'est très bien passé. À ma grande surprise. Ou pas. Je m'étais bien préparé en amont et le jour J, j'étais prêt. Le grand atout pour mes débuts est d'avoir eu autour de moi une équipe formidable. Tout d'abord les producteurs, Sylvain Goldberg et Serge de Pouques, avec lesquels j'ai immédiatement été en osmose. L'échange artistique que j'ai eu avec Sylvain m'a incontestablement aidé à garder les objectifs fixés. Ses avis et ses jugements ont été précieux pour moi. De plus, la gestion rigoureuse de la production de Serge m'a permis de travailler dans le meilleur confort possible. Ensuite, toutes les personnes qui m'accompagnaient sur le plateau, le chef opérateur, l'ingénieur du son, les décorateurs ou les comédiens m'ont permis de me concentrer entièrement sur ma double tâche. Je ne devais pas les diriger. Au début, je me suis efforcé de comprendre quels étaient leurs qualités et leurs défauts. Je les ai alors laissés s'exprimer jusqu'à l'extrême limite du raisonnable, ce point au-delà duquel, ce serait un peu "too much". J'aime bien ce concept de limites. Mon boulot a d'abord consisté à les booster, ensuite à leur indiquer ce point à ne pas dépasser: "trop de lumières, trop de décors, trop de jeu dans ton jeu". Sur *Dead Man Talking*, j'étais le cuisinier, mais je disposais d'ingrédients tellement formidables qu'il était difficile de rater le plat.

En plus de diriger votre premier long métrage, vous avez décidé de jouer dedans. Ça n'a jamais été un défi trop oppressant?

À un certain moment, il a effectivement été un peu oppressant. Il y a donc eu non pas de vraies tergiversations, mais une hésitation assez naturelle et des questions: est-ce que je fais les deux? Est-ce que je réalise? Est-ce que je joue? Mais ça n'a pas duré longtemps. Je crois aux lignes directrices: il n'y a de vent favorable que pour ceux qui savent où ils vont. Donc à un moment, on se dit : OK je fais ce que j'ai envie de faire et je me donne les moyens de réussir. Je fais tout ce que je peux pour rendre mon ambition possible. Maintenant, je peux le dire puisqu'il y a prescription, si jamais il y avait eu une certaine pression pour me forcer à choisir, j'aurais laissé tomber le rôle pour me concentrer sur la réalisation: c'est vraiment ce que j'avais le plus envie de faire.

Une fois la décision prise, on se retrouve dans l'obligation de réussir son pari. Comment avez-vous mené à bien cette tâche passant devant et derrière la caméra?

Je ne vais pas faire de grands discours sur la part de l'un, la part de l'autre. C'est très technique. Pratiquement, ça s'est réglé de façon simple. Nous avions une doublure qui connaissait mon texte. Je mettais en scène le cadre avec la doublure qui donnait la réplique aux autres acteurs. Je voyais les choses, je réglais tout. Cette doublure jouait dans le ton et dans le rythme. C'est finalement un travail très ingrat pour ce comédien: il aura interprété mon rôle de A à Z et ne se retrouvera pas à l'écran. Une fois que c'était bon, je l'escamotais et je prenais la place. Une fois que je devenais acteur, je m'appuyais sur ma conseillère artistique, Coralie Closon, qui n'a jamais pris aucune pincette avec moi et qui venait me dire: "ce n'est vraiment pas terrible" ou au contraire "nickel, c'est tout à fait ça". J'avais aussi mon producteur Sylvain Goldberg qui est très attentif et je pouvais compter sur François Berléand qui s'est beaucoup investi dans le film. Il n'est pas le dernier à faire des blagues de potache, mais là il surveillait tout et me donnait constamment son avis. Même sur la direction d'acteur un ton qui ne collait pas, etc. Si on est très ouvert, prêt à entendre les critiques et à les accepter, on met un maximum d'atouts dans son jeu. Mais j'ai deux cerveaux; sérieusement. En fait, je ne me contentais même pas de ces deux fonctions : je n'ai jamais hésité à déplacer les meubles, à rependre une tenture. Et s'il fallait percher, je perchais. Le premier jour, j'ai même cadré. Cela dit, dans la deuxième phase du film, une fois qu'on est sorti des murs de la prison, je suis devenu exclusivement réalisateur. Je n'apparaissais plus dans aucune scène. Du coup, j'avais très peur de m'embêter. Mais ça s'est très bien passé aussi.

Quand nous sommes passés sur le tournage, nous n'avons pas ressenti la moindre tension.

Ça n'existe pas. Quand les premières personnes arrivaient sur le plateau aux environs de 6h30, à l'heure où d'habitude tout le monde bâille encore, il y avait déjà des fous rires. Et l'ambiance restait toujours détendue. Il y a plusieurs raisons à cela: un planning bien étudié, pas d'heures supplémentaires et une interaction formidable. Le soir, quand nous nous retrouvions à l'hôtel nous restions tous ensemble: ce n'était pas le genre de tournage où des acteurs jouent à la star. On avait des vedettes bien sûr: François Berléand en est une, mais c'est surtout un grand enfant. Il apporte beaucoup de bonne humeur et un décalage constant. Mais les tensions, si tensions il risquait d'y avoir, étaient toujours réglées très simplement, car je les sentais venir. Moi, on peut me traiter de tous les noms. On peut me dire n'importe quoi. J'ai par contre plus de mal quand je sens qu'une agressivité est en train de naître à l'encontre d'une autre personne du plateau. Là, j'intervenais immédiatement pour crever l'abcès. J'étais une espèce de papa, de frère, de sœur, toujours présent. J'étais à la chambre 214 et chacun savait qu'il pouvait venir me parler n'importe quand, car à mes moments perdus, je pouvais aussi être un psy. Pas de problème.

Vous êtes quelqu'un d'instinctif?

C'est le moins qu'on puisse dire. Je pense que je sens les choses et surtout je me fie à mes impressions. J'ai un exemple précis en tête: les décors du film sont très importants. Capitaux, même. On m'a donc présenté plusieurs décorateurs et puis je rencontre Alina. Immédiatement, elle me plaît. J'aime notre conversation. Alors, je décide que le film se fera avec elle et que j'irai jusqu'au bout avec elle. Si je l'ai regretté? Jamais. Le résultat a dépassé mes attentes.

Dead Man Talking est un film difficile à vendre?

Certains vont le penser. Mais pas du tout en fait (il rit). C'est un film atypique donc il faut oublier les étiquettes, mais les films belges qui ont fait le buzz un peu partout sont toujours des films atypiques. Et Dead Man Talking est évidemment un film belge. Ce sera son passeport et sa force. C'est aussi un film de genre. Ça fait déjà quelques bonnes raisons d'avoir envie de le voir.

**Interview réalisée par Philippe Pierquin,
Rédacteur en chef de www.cinevox.be**

NOTE D'INTENTION DES PRODUCTEURS

«Dead Man Talking» est une fable dramatique avec supplément d'humour, un objet cinématographique original, étonnant et personnel. La densité de chacun des personnages, l'image, la musique, la qualité des dialogues,... nous font dire que ce film pourrait occuper une place de choix dans le cœur des cinéphiles, et plus largement, ne laissera personne indifférent.

La volonté de Patrick était de créer un monde impossible à situer géographiquement, à une époque impossible à situer sur une ligne du temps. Cela se passe quelque part, ou ailleurs, un jour, il y a longtemps, ou pas,... On pénètre dans un univers créé de toutes pièces.

Pour illuminer ce récit, nous avons fait appel à Danny Elsen, brillant directeur photo qui a su rendre cette ambiance si particulière, hors du temps, et donner vie à l'émotion des personnages autant qu'à la tension de l'histoire. Le tandem qu'il a formé avec Patrick a donné lieu à une esthétique puissante et résolument moderne de l'image.

Les décors d'Alina Santos sont également des éléments essentiels de la force du récit; soit très réalistes, soit franchement surnaturels.

D'emblée, nous sommes tombés sous le charme de ce scénario fort, pour le moins original et audacieux. Ce film inclassable, mélange subtil de tension dramatique, suspens, et comédie décalée, est avant tout une allégorie. Le film fait autant la part belle aux répliques drolatiques et cinglantes qui claquent, qu'aux moments d'émotion, avec en arrière-fond ces questionnements plus profonds sur le cynisme de notre société pour laquelle tout est matière à spectacle.

Fort de son expérience d'homme de scène et de télévision, Patrick a dirigé avec intelligence ses acteurs qui évoluent entre tension dramatique et farce dans ce presque huis clos hors du temps. Virginie Efira et François Berléand ont immédiatement manifesté leur enthousiasme à la lecture du scénario. D'autres acteurs, que l'on retrouve habituellement dans des comédies, sur les planches, à la télévision ou au cinéma, font également partie de l'aventure (Jean-luc Couchard, Olivier Leborgne, Jean-Claude Dubiez, Denis M'Punga). Et ce n'est pas le moindre des tours de force de Patrick Ridremont, directeur d'acteurs, d'avoir su les diriger avec maestria dans des rôles riches et complexes. Christian Marin, quant à lui, occupe pour sa part un rôle magnifique, tout empreint de drôlerie et d'émotion, débordant d'humanité.

Serge de Poucques et Sylvain Goldberg



BIOGRAPHIES

Patrick RIDREMONT

Auteur et réalisateur du film, rôle de William



Après des études supérieures en art dramatique à l'IAD, Patrick se lance dans le théâtre où il jouera dans près de 100 spectacles sur toutes les scènes de Belgique. Il brillera notamment au Théâtre Jean Vilar, Théâtre du Parc et au Théâtre Varia, sous la direction de Derek GOLDBY, Marcel DELVAL ou encore Armand DELCAMPE, pour lequel il tiendra les premiers rôles dans L'Ouest, c'est ça de Sam SHEPARD, Le Tartuffe de MOLIERE, ou Maître Puntila et son valet Matti de Bertolt BRECHT.

Comme auteur, il signe Qui a dit faible? one-woman-show avec Virginie HOCQ, la comédie Le Syndrome Fatsenberg, jouée au Théâtre Royal des Galeries, Two Man Show avec Olivier LEBORGNE, et le One-man show Mon Cul au Théâtre Jean Vilar en décembre 2009.

De manière plus épisodique, il s'essaye à la mise en scène avec notamment Pour ses beaux yeux de René de OBALDIA avec Virginie EFIRA et Léonil MAC CORMICK, et à la musique en composant plusieurs musiques de courts-métrages et un adagio joué aux Beaux-Arts par l'Orchestre National de Belgique dirigé à l'époque par Yuri SIMONOV.

Patrick sera aussi l'un des piliers de la Ligue d'Improvisation Belge, entre 1992 et 2003, aux côtés de Eric DE STAERCKE, Olivier LEBORGNE, Olivier MASSART, et Jean-Claude DUBIEZ, avec à la clé les titres de Champion du Monde en 2000 lors du festival Juste pour Rire de Montréal, et de joueur le plus performant.

Il se produit dans différents spectacles d'improvisation dont l'ImproShow, encore en tournée actuellement.

Sa notoriété auprès du grand public explose avec ses apparitions à la télévision, au travers des capsules humoristiques Night Shop, et TVA diffusées sur Canal+ Belgique, ainsi que les émissions Ceci n'est pas de la télé, 60 secondes, 100% télé et le long-métrage Comme sur des roulettes sur RTBF. Depuis 2008, Patrick a écrit, réalisé et interprété plus de 150 capsules humoristiques de Ring Ring diffusées sur BeTV et Plug RTL. Un double DVD de 100 sketches, distribué par Belga Films, est à la vente depuis décembre 2009.

Voix incontournable sur les radios francophones, les agences de publicité lui confient une pub sur trois. Même son corps est populaire, puisqu'il n'a pas hésité à se mettre nu pour la campagne Rien à Cacher de McDonald's.

Figure emblématique de l'humour belge, Patrick Ridremont s'illustre pour la première fois en tant qu'auteur et réalisateur. Il porte son film en incarnant avec brio le héros de cette fable dramatique avec un soupçon d'humour.

François BERLEAND

Rôle de Karl Raven, Directeur de la prison



Après avoir fréquenté l'équipe du Splendid, il débute sa carrière en apparaissant dans « Martin et Léa » d'Alain Cavalier en 1979.

Il collabore avec Pierre Jolivet sur plusieurs films parmi lesquels « Le complexe du kangourou » (1986) et « Ma petite entreprise » (1999) pour lequel il reçoit le César du Meilleur second rôle.

Il enchaîne ensuite les collaborations : Louis Malle (« Au revoir les enfants », « Milou en mai »), Bruno Nuytten (« Camille Claudel »), Bertrand Tavernier (« L'Appât », « Capitaine Conan »), Jacques Audiard (« Un héros très discret »), Benoît Jacquot (« Le septième ciel », « L'école de la chair »), Catherine Breillat (« Romance »), Claude Berri (« La débandade ») ou encore sa future compagne Nicole Garcia (« Place Vendôme »).

Au tournant des années 2000, François Berléand se tourne davantage vers le cinéma populaire : « Le Prince du Pacifique » (2000), « Les choristes » (2004), « Le(s) Transporteur(s) » de Luc Besson.

Il aime les œuvres décalées comme « Narco » (2004) et « Mon idole » (2002) de Guillaume Canet, pour qui il participera en 2006 au thriller « Ne le dis à personne ». Passant avec une aisance exemplaire du polar le plus sombre (« Le Convoyeur », « Edy ») à la comédie la plus légère (« Les sœurs fâchées », « Le plus beau jour de ma vie », « Pur week-end »), l'homme à la barbe de trois jours s'offre une jolie collaboration avec le cinéaste Claude Chabrol (« L'ivresse du pouvoir » en 2006 et « La Fille coupée en deux » en 2007).



VIRGINIE EFIRA

Rôle d'Elisabeth, collaboratrice de Brodeck



Après des études d'Art dramatique au Conservatoire de Bruxelles, la popularité de Virginie est immédiate comme présentatrice TV. En 2006, elle remplace au pied-levé Benjamin Castaldi à la présentation de la Nouvelle Star. Parallèlement, Virginie a poursuivi sa carrière de comédienne à la télévision (notamment « Night Shop », « Kaamelott » et « Off Prime ») et au théâtre. Au cinéma, elle démarre réellement en 2008 avec « Le siffleur » de Philippe Lefebvre, avec François Berléand et Thierry Lhermitte. En 2009, elle tourne pour Dominique Farrugia aux côtés de Clovis Cornillac, et interprète le premier rôle féminin dans « La Chance de ma vie » de Nicolas Cuche.

Filmographie Cinéma :

2009 : Le Siffleur, de Philippe Lefebvre : Candice

2010 : L'Amour c'est mieux à deux, de Dominique Farrugia et Arnaud Lemort : Angèle

2010 : Kill Me Please, de Olias Barco Inspectrice Evrard

2011 : La Chance de ma vie, de Nicolas Cuche : Joanna Sorini

2011 : Mon pire cauchemar, d'Anne Fontaine : Julie

CHRISTIAN MARIN

Rôle de Georges, l'aumônier

Second rôle populaire au cinéma, il était l'un des Gendarmes de Saint-Tropez aux côtés de Louis De Funès dans les quatre premières aventures. En 1967, il obtient le rôle de Laverdure dans la série télévisée Les Chevaliers du ciel. 39 épisodes seront tournés pendant trois ans. Sa principale activité professionnelle - et sa discipline préférée - reste le théâtre, dont il ne s'est jamais éloigné. Depuis 2010, il joue *Le Gang des Seniors*. En 2011, il devient le parrain du site internet *Autour de Louis de Funès* auquel il a accordé plusieurs interviews entre 2007 et août 2011.



Filmographie

1986 : Fiel et le nouveau monde de Don Bluth - dessin animé, voix

1998 : Chômeurs mais on s'occupe, de Laurent Thomas

2000 : Carpe Diem d'Élisabeth Aubert

2010 : Ten sunny days d'Ognjen Svljic

Théâtre

1997 : Sacré Noël de Bruno Druart

2000 : Histoires naturelles de Jules Renard

2001 : Quelle famille ! de Francis Joffo

2006 : Un amour de vache

2010 : Le Gang des Seniors de Bruno Druart

DIDIER FERRARI

Rôle de Léonhardt Godwin, le producteur TV



Né en Corse, Didier FERRARI est élevé par sa grand-mère apprend vite le métier de coiffeur à Nice. Emancipé à 17 ans, il tient un bar fréquenté alors par une clientèle internationale auprès de laquelle il saura enrichir sa verve et cultiver une inimitable truculence. Sa soif «d'autres choses» le poussera ensuite à boulinguer de par le monde : Etats-Unis, Amérique du Sud, les îles...

De retour dans le Sud de la France, le hasard lui offre l'opportunité de se livrer à un numéro d'improvisation devant une camera. Une initiative bluffante à l'issue de laquelle il se laisse convaincre de monter à Paris. Très vite il prend des cours de comédie et court les castings. En 2008, quand il peut enfin revendiquer pleinement son statut de comédien professionnel, il prépare déjà un nouveau challenge : écrire un one-man-show. En écrivant ce spectacle Didier Ferrari ne pensait faire qu'un pas de plus dans son parcours de comédien, finalement ce sera«Le Grand Saut» !

Jean-Claude DUBIEZ

Rôle de Louis

Il joue dans Les Fourberies de Scapin, Cyrano de Bergerac, Ubu roi, il était l'ogre dans La Fugue du Petit Poucet.

Il pratique l'improvisation depuis qu'il est tout petit, c'était il y a très longtemps. Derrière ce physique de grizzly se cache un homme au coeur tendre mais faut pas l'emmerder.

Son rire peut se calculer sur l'échelle de Richter et serait à l'origine de plusieurs séismes mais heureusement il ne rit pas tout le temps.



Filmographie :

2011 : Karolyn de Philippe Ibinga

2008 : Promotion ascenseur (série)

JEAN-LUC COUCHARD

Rôle de Stied Brodeck, le gouverneur



Comédien belge, issu du conservatoire de Liège, il est avant tout un homme de théâtre. Depuis 1989, il a servi sur les planches les plus grands auteurs : Bertolt Brecht, Marivaux, Alfred Jarry, Molière, Edgar Allan Poe, William Shakespeare.

Accessoirement, Jean-Luc Couchard est aussi chanteur du groupe Les Slip's depuis 1989. Il y chante un répertoire décalé et folklorique. Le groupe est composé de Philippe Couchard parolier, auteur de la musique et bassiste, Thierry Delcourt auteur de la musique et claviste et Didier Detrembleur guitariste.

Filmographique récente

2011 : *Les Tribulations d'une caissière* de P. Rambaldi
2012 : *Il était une fois, une fois* de Christian Merret-Palmair
2012 : *Couleur de peau : miel* de L.Boileau et Jung
2013 : *Win Win* de Claudio Tonetti

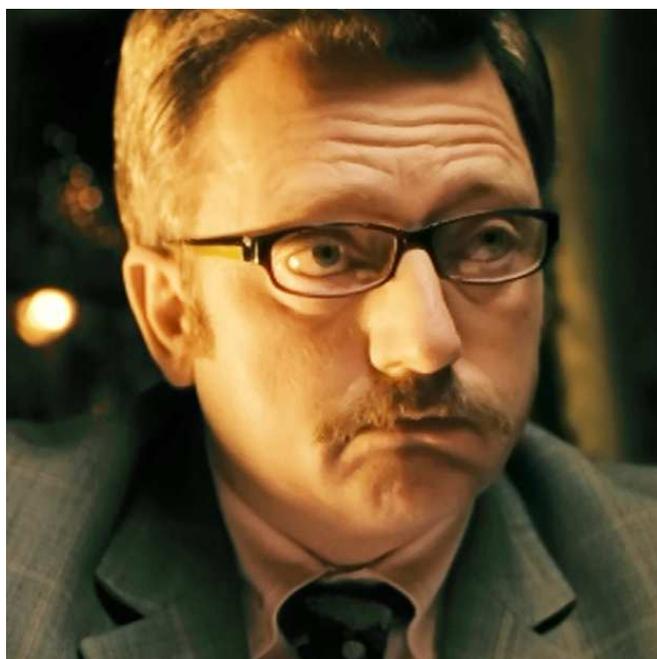
Théâtre

2004 : *L'Opéra bête* de Dominique Rodoft
2006 : *Mesure pour mesure* de W. Shakespeare
2007 : *Maître Puntilla et son valet Matti* de B. Brecht
2009 : *Cœur ardent* de Christien Ostrowski
2010 : *La Médaille* de Lydie Salvayre

OLIVIER LEBORGNE

Rôle de Bob, le collaborateur de Brodeck

Sorti de l'IAD en 1990 où il foule entre autres les planches du Théâtre Jean Villar où il joue Molière, Goldoni, Shakespeare, Brecht, Feydeau....Pendant plus de dix ans, il devient un des joueurs emblématique de la Ligue d'Improvisation Belge. Il fait notamment partie de l'équipe championne du monde en 1999 au mondial d'impro de Montréal. Tout en continuant le théâtre, il crée avec son ami Patrick Ridremont les séquences humoristiques sur Canal+ (TVA, Night Shop, A louer). Ensemble, ils créent aussi l'Improshow. Il se met par ailleurs à la mise en scène. Présent en radio, il prête souvent sa voix pour des spots publicitaires et devient pendant l'été Jim Leborgne, espion dans le triangle des Bermudes sur Bel Rtl. Toujours en radio, il rejoint André Lamy dans « Votez pour moi » en septembre 2010 et intègre aussi le « Bel Rtl comédie ». Il tourne actuellement avec son premier one man show « Conversations avec mon pénis ».



Théâtre

2006 : *Le nain de Patmos* de Pascal Vrebos
2006 : *Feu la mère de madame* de Georges Feydeau
2008 : *Le coq combattant* de Jean Anouilh
2009 : *Conversations avec mon pénis* d'Isabelle Kancel et Olivier Leborgne

DENIS M'PUNGA

Rôle de Julius Lopez, le gardien



Mise en scène

2011 : « Nain et Géante » de Denis Mpunga.
2009 : « Les recluses » de Koffi Kwahulé
2008 : « Ma famille » de Carlos Liscano
2007 : « En blanc » de Cécile Cozzolino.

Filmographie récente

2011 : « Au nom du fils » long métrage de Vincent Lannoo.
2000 : « Night-Shop A4 » Court-métrage pour Canal-Plus.
1998 : « Siestes Grenadines » de Mahmoud ben Mahmoud

Compositeur

1997 : « La Promesse » des frères Dardenne.
1997 : « Harcèlement » de Martin Crimp
1993 : « Morgane » d'Ariane Buhinder
1991 : « Le Diable et la Philosophie » de Luc Jabon.

PAULINE BURLET

Rôle de Sarah, fille du directeur

Jeune comédienne belge, elle débuta à 9 ans par le rôle d'Edith Piaf enfant dans La Môme d'Olivier Dahan. Quelques très belles photos réalisées par le photographe de mode, Christian d'Hoir, lui avaient permis de parcourir les agences de casting bruxelloises. Mais c'est en répondant à une annonce sur Internet que cette belle aventure commença. Olivier Dahan, séduit par son jeu, lui offrit la chance d'interpréter le rôle de Piaf enfant en 2006. En 2007, elle poursuivit par le rôle d'Alice dans le court métrage d'Emmanuel Jaspers Deux sœurs. Rôle principal difficile, sur les rapports entre deux soeurs, où se mêle jalousie et haine dans un climat de thriller psychologique.... C'est là qu'elle rencontre Patrick Ridremont, qui lui proposera 4 ans plus tard, le rôle de Sarah Raven dans son premier long métrage Dead Man Talking.



Filmographie récente

2009 : « Alessandro » de L.de Clercq et H. Bousquet, dirigé par Benoit Mariage
2007 : Deux sœurs, d'Emmanuel Jaspers
2006 : La Môme d'Olivier Dahan

LISTE ARTISTIQUE

ROLES

William
Karl Raven
Elisabeth Lacroix
Aumônier Georges
Stieg Brodeck
Bob Gayland
Julius Lopez
Sarah Raven
Leonhardt Godwin
Louis
Verna Wilford
Frère William 14 ans
William 7 ans
Journaliste
Gardien Silencieux

Mère William
Steve
Maria Lopez
Homme bagarre
Femme bagarre
Bourreau
Enfant bagarre 5 ans
Petit chauve à lunettes

ACTEURS

Patrick RIDREMONT
François BERLÉAND
Virginie EFIRA
Christian MARIN
Jean-Luc COUCHARD
Olivier LEBORGNE
Denis M'PUNGA
Pauline BURLET
Didier FERRARI
Jean-Claude DUBIEZ
Linda WOODHALL
Django Luan SCHREVENNS
Luca BORN
Alain HOLTGEN
Daniel DIETENBECK

Muriel VANBERCY
Jean-Charles MASON
Nicole AVEZ-NANA
Angelo MILANO
Sylvia DIERCKX
Jean-Michel LARRE
Alexis VEREECKE
Samir LEMHAZZEM



FICHE TECHNIQUE

Durée : 101 minutes

Support de tournage : HD/RED CAM

Support de la copie finale : HD - DCP

Version originale : français

Produit par

Serge DE POUQUES

Sylvain GOLDBERG

Lilian ECHE

Christel HENON

Coproducteurs

Clément CALVET

Jérémie FAJNER

Adrian POLITOWSKI

Gilles WATERKEYN

Producteur associé

Pierre FOULON

Equipe technique

Scénario et dialogues :

Patrick RIDREMONT

Coscénariste :

Jean-Sébastien LOPEZ

Réalisation :

Réalisateur :

Patrick RIDREMONT

1er assistant :

Christophe VERDONCK

2nd assistant :

Guillaume du LAURENT

Scripte :

Charlotte JOULIA

Image :

Chef opérateur :

Danny ELSEN

1er assistant :

Sylvain FREYENS

2ème assistant :

Thibault WALCKIERS

Son :

Ingénieur du son :

Olivier STRUYE

Perchman :

Laurence MOREL

Bruiteur :

Philippe VAN LEER

Mixeur :

Michel SCHILLINGS

Chef monteur son:

Nicolas TRAN TRONG

Musique :

Compositeurs :

Sylvain GOLDBERG

Matthieu GONET

Gast WALTZING

Musique additionnelle :

Michel DUPREZ

Décoration :

Chef décorateur :

Alina SANTOS

Ensemblier :

Audrey de BROQUEVILLE

Accessoiriste :

Virginie DEFAUWES

Costumes et Maquillage :

Chef costumière :

Magdalena LABUZ

Costumière :

Lise LEJEUNE

Chef maquilleuse :

Michelle VAN BRUSSEL

Coiffeur :

Ludovic CONSTANT

Habilleuse :

Camille DE GEND

Régie :

Régisseur général:

Vincent BREDAEL

Régisseur adjoint:

Arnaud AUBEY

Régisseur d'extérieur:

Julien DUBOURG

Montage :

Chef Monteur :

Thierry DELVIGNE

Assistant monteur :

Benoît PATIGNY

Production :

Directeur de production :

Jean-Pierre GARRABOS

Administratrice :

Stéphanie VERGER

Assistant de production :

Maxime MAISIN

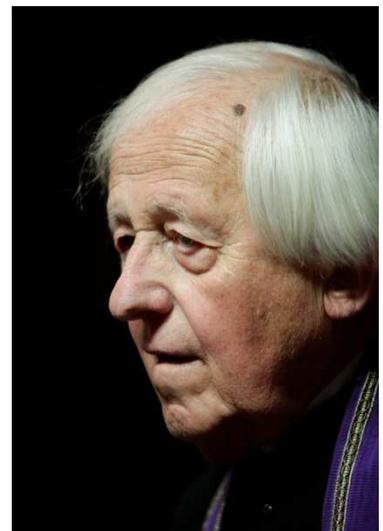
Hommage à Christian MARIN

Ce 5 septembre 2012, nous avons appris le décès de Christian Marin à l'âge de 83 ans. Ce très grand comédien nous a touchés par sa gentillesse, son humour et son talent lors de sa prestation dans « Dead Man Talking », qui aura été son dernier film.

Nous sommes heureux qu'il ait pu voir le film avant l'été et qu'il ait eu l'occasion de nous dire à quel point il l'avait aimé, et combien il l'avait trouvé « puissant », « étonnant », et « audacieux » (selon ses propres mots).

Patrick Ridremont, l'ensemble des coproducteurs, et toute l'équipe du film, s'associent à nous pour dire combien nous sommes fiers d'avoir partagé un bout de chemin avec lui et d'avoir pu lui offrir un si beau rôle qui rend hommage à son talent.

Le ciel compte à présent une étoile de plus. Nous n'oublierons pas son extrême élégance. Christian fait à jamais partie de notre famille.



Le film lui est désormais dédié.

Patrick Ridremont
Auteur et réalisateur

Sylvain Goldberg et Serge de Pouques
Producteurs